

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Paraissant le Dimanche

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Départements :
4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

HISTOIRE VÉRIDIQUE ET LAMENTABLE

DES PUIITS DE SAINT-IRÉNÉE.

Venez, gones de Forvière,
Des Tapis, des Capucins,
D' St-Paul et des Jacobins
Même de la Guillotière
Apprendre un évènement
Qu' vous paraîtra t'effrayant.

De Trion au Trois-Marie
Les pompes ne pissent plus
Et les mamis de St-Just
Vont crever de la pépie
Pac' qu'y ne peuvent pus avoir
D' l'eau l' matin ni le soir.

Les genses et les salades,
Depis quatre ou cinq étés,
Sont bigrement embêtés
Et sont tous tombés malades
A caus' de l'occasion
De cette invention.

C'te épouvantable détresse
Nous vient du chemin de fer,
Qui ne sait rien que nous fair'
De z'ennuis de toute espèce ;
Y tâche de nous désécher
Pour pouvoir mieux nous écorcher.

Nous ons pour nous la Justice,
Nos pétitions, nos papiers,
M'sieu le Maire et les pompiers,
Forvière que nous est propice
Et les gones de Trion
Que ne sont pas de capons.

Mais nos ennemis, sans crainte,
Disent qu'y sont protégés
Par de z'amis z'haut placés,
Que se fichent de notre plainte,
Et mèneront par le nez
St-Just et St-Irénée...

Y en a comme ça sepetante troisses sur l'air de
Fualdès, si vous voulez je vous les dirai tous...
Mais ça, c'est la chanson, la vérité c'est que les
pompes ne marchent plus là-haut, on a beau les
sigogner y en sort pas plus d'eau que de vin ; et
la cause de tout ça c'est le chemin de fer qu'a
manigancé sous sa grande voute, une chanée que
n'en finit plus et que fait rigoler toute l'eau des
Minimes, de Choulan, des Macchabées, jusqu'en

Perrache, nom d'un rat ! Je sais pas rien comment
qu'y n'ont pu faire moi, y z'ont de z'ingénieux que
connaissent toutes les rebriques pour emboconner
le monde. Enfin c'est comme ça depis cinq ans,
gn'y a plus d'eau à St-Just mais là, vrai sans blague,
moi j'en savais rien, pas plus que vous autres ;
je montais ben à St-Just, aux Menimes, à Loyasse
mais je m'étais pas aperçu de rien du tout, je fais
pas attention à l'eau, ah ! si gn'avait que moi,
mais y a les jardiniers qu'en ont de besoin pour
faire pousser les petites raves, les bargeoises pour
faire la soupe, et les merchands de vin que sont
ben trop bons chrétiens pour vendre des bouteilles
que soyent pas batisées. Tout ce monde là quin-
chent, gueulent, bavent pace qu'y peuvent plus
rien faire.

Tout de même je m'en doutais pas du tout
lorsque, le jour de l'an, le père Tempia, un vieux
canezard que reste à la cime du Gorguillon, n'esse
venu me voir et m'a débobiné toute l'affaire.

— Mais, nom d'un rat ! p'pa, que je ly dis,
comment que ça n'esse arrivé, toutes les pompes
que sont devenues toutes tarites, rien que d'un
coup ! mais, cristi ! y n'était ben joliment échauffé
le mani qu'a reliché tout ce bouillon.

— Pardienne, c'est le chemin de fer pour faire
aller sa vapeur.

Te sais que le chemin de fer passe sous St Just
à côté du grand reservoir que fournit toutes les
pompes ; et ben, en passant à côté, un jour que
faisait chaud et qui suait, y n'en a goûté, y l'a trou-
vée bonne et y nous l'a sifflée.

— Toute en plein ?

FUUILLETON de la MARIONNETTE

PAR LE PETIT BOUT DE LA LORGNETTE

Le Poète

Le poète est un être bizarre qui, s'imaginant que
l'homme est composé d'autre chose que de quatre
membres et d'un estomac s'amuse à écrire un tas de
billevesées sur l'âme, le cœur, l'imagination, l'amour, etc.

C'est pourquoi les gens qui ne sont pas de cet avis,
et le nombre en est grand, pensent que le poète devrait
habiter le sommet des monts, vivre de l'air pur des al-
titudes, s'habiller d'uge nuée, et écrire ses œuvres à la
lueur des étoiles.

Malheureusement les imperfections de la nature hu-
maine ne lui permettant pas une existence aussi im-
matérielle, le poète habite entre quatre briquetages,

brûle des bougies ou de l'huile de pétrole, porte des pa-
letots et mange des cotelettes, — quand il peut.

Lorsqu'il y a quelque trente ans, on discuta à l'as-
semblée législative la loi sur la propriété littéraire, un
des membres de la majorité déclara qu'il n'était pas bon
de voter une loi dans l'intérêt des littérateurs, attendu
que la misère constituait une des conditions presqu'in-
dispensable pour qu'un écrivain eut du talent, et que ses
facultés se développaient mille fois mieux dans la famine
que dans l'abondance des vivres.

C'est à ce propos qu'Alphonse Karr écrivit dans ses
Guêpes, que l'opinion du député lui paraissait concluante
et qu'on pourrait rédiger la chose en aphorismes dans le
genre des recettes de la Cuisinière Bourgeoise :

Le lapin aime à être écorché vif.

Le poète aime à mourir de faim.

Le député préfère manger.

Toujours est-il que le poète passe pour être en proie
à une tringale perpétuelle, et un fils qui dirait à son père
qu'il a l'intention d'embrasser ce métier verrait sa pro-
position accueillie avec un peu plus de sévérité que s'il
lui annonçait qu'il a le projet de travailler sur les routes
impériales.

On voit cependant des poètes manger à leur appétit,
quelques uns ont des maisons en ville et des rentes sur
l'Etat, mais c'est une exception qui confirme la règle.

Il faut tout dire : de nos jours la condition du poète
est meilleure qu'autrefois : au bon temps il était consi-
déré à peu près comme un bateleur de bas étage, et les
gentilshommes pouvaient impunément le faire batonner
par leurs valets, — aujourd'hui le duc de Perigny ne
pourrait pas se permettre de faire rosser Victor Hugo
sans encourir le blâme des honnêtes gens.

Le poète est d'un caractère doux et inoffensif, quel-
ques-uns sont désagréables lorsqu'ils ont la manie de
vous réciter leurs vers, mais on en voit rarement couper
leurs semblables en plusieurs morceaux.

Il n'est pas indispensable de faire des vers pour être
poète ni d'être poète pour faire des vers.

Ainsi de M. Belmontet qui est député, de M. Viennet
qui est académicien, de M. Gaspard Bellin qui est juge
suppléant.

Dans sa jeunesse, lorsqu'il met le pied à l'étrier de Pégase,
le poète laisse pousser ses cheveux jusqu'au milieu du dos
et se coiffe de chapeaux bizarres : plus tard il reconnaît
que le talent ne consiste pas toujours dans des cheveux
mal peignés ou dans la forme d'un chapeau, — et il s'ha-
bille comme vous et moi.

D'où il suit que le poète est un homme peu dangereux,
et de mœurs tranquilles qu'on peut fréquenter sans trop
se compromettre.

ROB-ROY.

— Toute.
— Et vous restez là en place sans piper le mot comme de panosses, vous autres, les vieux Macchabées !

Ah ! que si ; nous ons tout de suite été trouver un avocat qu'a toute espliké l'affaire et toutes raconté les voleries depuis A jusqu'à Esse ; là comme y faut, en plein Palais-de-Justice, du beau devant des huissiers, des griffiers, des avanglés, des chefs-juges de toutes les autorités, quoi ; fallait voir comme y vous l'a saraboulé le chemin de fer, y l'a fait passer par un petit chemin, va, qu'avait pas de cailloux.

— Ah ! ah ! Et pis après !

— Pis après, les chefs-juges ont condamné le chemin de fer à degobiller les eaux qui nous avait lichées, après ça à nous abouler quinze mille francs de demnité et deux cent francs par jour tant que nos pompes remarqueraient pas.

— Cristi ! la bonne affaire alors si elles vont pas encore.

— Oh ! ben voui, mais nom ; attend donc un mement, ça a pas fini comme ça : les manis du chemin de fer n'ont rechigné, comme te penses. Nous ont été à la Cour de l'Impériale qu'a pas jugé ; nous vons ensuite à Paris au Conseil d'Etat qu'a rien jugé non plus, et nous nous revenons à la Cour sus l'impériale que n'a pas mai jugé que la première fois.

— Allons donc, farceur, pas jugé, ah ! y jugent ben que trop à me n'idée, nom d'un rat !

— Ah ! je te jure... mais nom de nom j'oublie que je n'ai mon panaire et qu'y faut que je débobine de complimentations de jour de l'an.

LE JOUR DE L'AN DE GUIGNOL.

Ah ! mes pauvres frangins, je sis en pleine patraque aujourd'hui. Je n'aurais volu vous repasser un baluchon de chenuses histoires, vous debobiner une tapée de gognandises, mais gn'a pas mèche, gn'a de grabuge dans ma boîte à cornes, je sis encore tout petaliné, tout esquiné de ce jour de l'an. Voui, p'pa qu'Embaume, gn'a pas de justice de me sarabouler comme ça, vous n'avez biau faire vos z'œils tout blancs, gn'a pas de bon sanque de boulliguer tant que dure un pauvre gone que n'aurait ben pus d'aise de s'escanner en promenade, de s'n'aller se bambanner pour digérer tout ça d'amiquié et de complimentations qui n'a z'aeu c'tte semaine. Gn'a tant de mes liseurs que m'ont resilé de lettres de bon'alliance, de douceurs, de craquelins, de diagées, de chocolats, que je n'ai torché clicardement, que je sais pas tant s'lement comment les y remercier.

Oh ! z'enfants, je voudrais n'avoir les bras longs comme les pifs des assionnaires du crédit morbilier pour vous écramailler tous sus me estôme comme de matefains.

Portant vous n'avez pas reluqué que je recevais de z'invisites comme M'ssieu Chevreau, M'ssieu Gaultot ou M'ssieu Palikao, mais vous savez ben que je sis toujours disposé à recevoir les canants et les canantes que veulent me faire peter la miaille ; gn'a mêmement de colombes que n'avaient de frimousses agriables tout plein et que je n'ai reliché comme de meringues ou de pralines. Pis, gn'avait pas de besoin de se colier sus le dos de panaires neufs, ou d'enfiler de culottes avec de bandes d'or ou d'argent, pour me reluquer. C'était pas de peine de se faire chiner dans un locati ou un rongeur avé de ces pauvres rosses qu'ont l'air si panosses pour s'escanner dans de z'appartements me souhaiter le bon jour, la bonne année, et le paradis à la fin de mes jours. C'est tout à la bonne flanquette avé moi et ceusses que se sont dérangés pour me renucler ma margoulette y z'y ont fait sans rechigner, sans bougonner, et mêmement ben aises. C'est pas comme les grands

et les fameux ousqu'on va pour s'emmieller, qu'y z'ont toujours de z'airs de nous dire : Je sis pas pus ici pour me faire de bosse que vous, tant pus tôt, vous aurez lâché vos blagues, tant pus tôt vous me ferez plaisir de ficher le camp.

Je n'avais ben de z'idées de faire scurpter mon potrait de ressemblance en grand par M'ssieu Lemercier de Neuville, d'y apondre de fils au bap-tème et au coquelichon, aux guiboles et aux bras et pis de lâcher quèques sous à z'un facteur réuni que n'aurait tiré les ficelles et que m'aurait fait gigander en magnère de salutance quand y serait venu du monde cogner à ma porte. Ça n'aurait été tout plein chenu, te pas ? mais c'est z'une idée que je veux vendre à un Parfait pour l'an que vient.

Je n'avais ben tramé d'autres longueurs dans ma caboche et mon cercelet n'avait maginé de pièces montées à corps et à lisses avec un 800 de mécanique. Je n'étais en révassion que nos chelus apinchaient sus de grandes pancartes :

Les prisons de l'Empire ne recevront plus le 1^{er} janvier 1868, de jornaliseurs ni de plumassiers, mais rien que de piqueurs d'once et de filous.

Les banquiers et les banquistes ne recevront plus le 1^{er} janvier les pécutiaux du pauvre monde pour n'en garder la moitié et lâcher le restant à de pilleraux que lichent tout le St-Frusquain de z'honnêtes gensses avé leurs crédits qui n'en n'ont pas, leurs caisses sans fonds, leurs chemins de fer dans la lune et leurs emprumtements du roi d'Araucanie.

M'ssieu Bisquemal ne recevra pas le 1^{er} janvier 1868 ses petits benonis de z'inconfédérés pour leur z'y manger le poil sus le dos.

M^{me} l'Italie recevra, le 1^{er} janvier 1868, de pécutiaux pour y rendre à tous ceusses que ce sont pas méfié et qui ont prété leurs yards, mais recevra pas M. Garibaldi, que quince trop fort, que fait rien que de z'incamos et que prend trop de poudre d'escampette.

M^{me} l'Angleterre recevra le 1^{er} janvier 1868, ces pauvres cavets de z'Irlandais, de féniens, leur z'y arrapera pus leurs espinchaux et leur z'y donnera de pain et de truffes à chiquer pour qu'y crevognent pas de faim et fichent pas le feu de partout.

M'ssieu Niel ne recevra pas le 1^{er} janvier 1868, ceusses que voudront être sordats militaires pace que gn'y aura pus besoin de Chassepots ni de canons rayés et que gn'aura pus de chapotement de coquelichon.

M'ssieux les fabricants recevront le 1^{er} janvier 1868, les canezards taffetaquiers et satinaires et leur z'y augmenteront leurs façons avé de la bonne ouvrage et de trames sèches en plein.

M'ssieux les boulangers recevront le 1^{er} janvier 1868, les Lyonnais et leur z'y vendront le pain à 6 yards la livre.

M'ssieux les potringueurs et les médecins recevront le 1^{er} janvier 1868, les gensses malades et leurs y rendront la santé.

M'ssieu....

Ah ! z'enfants, qué biaux rêves ! laissez-moi me bassouiller dans ce gerlot de z'espérances comme une muche dans un tonneau de melasse et n'allez, en attendant que le printemps s'avance, reluquer toutes les gandoises que je n'ai détrancané pour vous et que je n'ai fourré dans m'Armanach-Guignol, qu'esse les étrennes que mes guerdins de rédacteurs ont tramé pour tous les t'amis de la Marionnette et qu'y n'ont pinceté si longtemps pour vous z'y faire avaler sans qu'y oye ni bouchons, ni z'arbalètes, ni trames tirantes.

GUIGNOL.

A prepos, z'enfants, nous vons tirer les Rois lundi ; samedi prochain je vons détrancannerai ça en images, vos boyes en éclaperont.

ULTIMA RATIO

L'HOMME, lisant

« Tel est le corps de l'homme. A sa noble structure
« On reconnaît soudain le roi de la nature...
« Mais ce parfait chef-d'œuvre, à grands traits esquissé,
« Par la beauté de l'âme est cent fois surpassé !... »
C'est signé Fénelon. De forts belles paroles !

LA BÊTE

Ce sont, à mon avis, de pures fariboles,
Ecluses d'un cerveau rempli de vanité
Et connaissant bien peu la pauvre humanité.
— L'homme seul est méchant ! — Je l'ai dit, je l'affirme,
Et tout ce que je vois aujourd'hui le confirme.
Il n'est pas d'animal grouillant sous le soleil
Qui, pour faire le mal, à l'homme soit pareil.

L'HOMME

Bah ! le lion, le loup, le serpent, la punaise,
Le moustique et le tigre en prennent à leur aise.
Et, depuis le plus grand jusques au plus petit,
Ils ne se gênent pas, quand ils ont appétit,
Pour s'entre-dévorier !

LA BÊTE

Ils le font sans colère,
Sans haine et simplement afin de satisfaire
Le besoin naturel que Dieu leur imposa.
Pourriez-vous soutenir, — jamais nul ne l'osa, —
Qu'en mangeant un mouton, le loup commette un crime,
Lui qui sera demain d'un lion la victime !
Pas plus que vous, mon cher, quand vous mangez du
Des huitres, du faisan, l'argument n'est pas neuf. [boeuf.
Non, c'est dans la nature une loi d'équilibre.
Et de faire autrement la bête n'est pas libre ;
Du reste, — un vieux proverbe, — on en trouverait deux,
Dit que jamais les loups ne se mangent entre eux.

L'HOMME

Nous ne nous mangeons pas entre nous, que je sache...
A moins que l'on ne soit Iroquois ou Malgache.

LA BÊTE

Eh ! quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas
Fissiez-vous chaque jour trois ou quatre repas ;
Car vous vous égorgez par centaines de mille
Comme des forenés, pour un motif futile
Et sans nécessité, mais par ambition,
Orgueil, faux point d'honneur, intérêt, passion ;
Là pour un parchemin, ici pour un fétiche,
Pour un lopin de sol que vous laissez en friche,
Invoquant aujourd'hui le blanc, demain le noir,
Erigeant ce matin et renversant ce soir !...
Selon le bon plaisir du pachà qui gouverne
Et vous tient engraisés dans l'obscur caserne,
Parqués, matriculés et le glaive en sautoir,
Race de moutonnaux qui sentez l'abattoir.
Lorsqu'au bout d'un bâton l'on vous montre une loque
Alors d'un pôle à l'autre, il faut qu'on s'entre-choque,
Et quand sur votre globe on jette les regards
On voit sur tous les points des cadavres épars,
Du sang, des pleurs, des cris, des grincements de rage,
Le famine et la peste achevant votre ouvrage...
A peine est-ce fini que vous vous empressez
De trouver un prétexte et vous recommencez !
Mais la raison, voyons ! cette flamme immortelle
Cette faveur divine à quoi donc sert elle ?

L'HOMME

Entre nous, la raison, disant son dernier mot,
Fabrique en ce moment des fusils Chassepot.

LA BÊTE

Je m'en doutais. Eh ! bien ! une chose m'étonne
C'est que le Créateur qui vous voit de son trône
Occupé nuit et jour à vous rompre les os,
Ouvriers mécontents de son œuvre imparfaite,
D'un signe de son doigt brisant votre planète
Ne vous replonge pas dans l'éternel chaos !

SANCHO PANÇA

COURRIER DE PROVINCE

Dans ce temps où les chroniqueurs courent après un sujet comme un fonctionnaire après une décoration, je ne commettrai pas la sottise de laisser échapper le jour de l'an sans en faire l'objet d'un article : — avec d'autant plus de raison que je suis en habit au moment où j'écris ces lignes.

Le premier janvier est le jour de l'année où l'on rencontre par les rues le plus de mendiants et de chapeaux à la queue, ce qui inspire une profonde tristesse. Chacun met sa livrée et découvre la chaîne à laquelle il est attaché. Les uns tendent la main, les autres tirent des coups de chapeaux, je n'ai vu qu'un homme qui m'a paru indépendant : il avait des bas sales.

Et, à propos, pourquoi célèbre-t-on le premier jour de l'année. Je n'ai jamais rencontré une seule personne qui ne s'écriât : Le jour de l'an, oh ! quelle scie ! les cadeaux, les étrennes, les visites ! le jour de l'an est assommant, insupportable pour tout le monde ; pour les employés qui la bouche en cœur, vont souhaiter des jours prospères au patron qui, la veille, leur a refusé une augmentation d'appointements, pour les subordonnés de tous galons qui vont se courber en arc de cercle devant un supérieur dont ils voudraient voir les jours s'abrèger le plus possible afin de prendre sa place, — pour la quantité innombrable de gens qui escaladent rampes d'escaliers sur rampes d'escaliers, dans l'unique but de dire à un Monsieur ou à une Dame parfaitement indifférents : « Il fait un froid de loup, — ou un temps de chien, etc. » Ce jour n'est agréable que pour les marchands et les confiseurs : or, ceux-ci et ceux-là ne constituent pas dans la société une classe assez nombreuse et assez puissante pour se permettre d'embrasser toutes les autres.

Hé bien ! pourquoi ne supprime-t-on pas le jour de l'an ! Pourquoi ne se trouve-t-il pas un chef de gouvernement qui promulgue un décret ainsi conçu :

« Considérant que le premier jour de l'an n'est qu'une occasion de dépenses ridicules et qu'un prétexte à des hypocrisies de tout genre.

« Arrêtons que le jour l'an est aboli et qu'à l'avenir il cessera de paraître. »

Pourquoi ? parce que nous autres Français, nous sommes le peuple le plus spirituel de la terre, un grand peuple puissant et riche qui gagne des batailles et paye pas mal d'impôts ; un peuple qui a fait les immortels principes de 89, dont on n'a pas parlé depuis longtemps, un peuple de quarante millions d'habitants qui va désormais pouvoir mettre un fusil aux mains de douze cent mille hommes, — mais que nous sommes parfaitement impuissants à supprimer une habitude qui nous gêne, un usage qui nous agace, et qu'il nous serait plus facile de faire un nouveau quatre-vingt-treize, que de prendre la résolution énergique de ne pas donner, à un jour dit, cent sous à notre concierge.

Toujours est-il que nous voilà en 1868, nous payerons nos impôts au mois de mars et au mois de septembre, — nos loyers aux mois de juin et de décembre, nous nous ferons quelques procès, nous nous laisserons prendre notre argent par quelques organisateurs de sociétés en commandite pour la recherche de mines de talons de bottes, nous applaudirons quelques pièces idiotes, nous couvrirons de fleurs quelques phénomènes de foire, nous jetterons des billets de banque à quelques filles de trottoirs, nous tirerons notre chapeau à quelques gredins enrichis, — nous continuerons en un mot, mes chers lecteurs, à être aussi sots, aussi ridicules et aussi vaniteux qu'en 1867, — tout ce que je vous souhaite, c'est de ne l'être pas davantage.

Un correspondant qui doit être un collègue m'envoie la liste de tous les professeurs actuels du lycée, en m'indiquant les traits principaux de leurs physionomies.

Ces renseignements me tortillent dans ma conviction que Mgr de Bonald s'est évidemment exagéré les charmes de ces Messieurs, et que la mère pourra sans danger en permettre la vue à sa fille.

Maintenant voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ? Si quelqu'un court le danger d'être séduit dans cette affaire, ce sont les professeurs et non les élèves. Pourquoi n'a-t-on pas examiné la question à ce point de vue ? voyez-vous d'ici tous les professeurs d'un lycée poursuivis en séparation de corps ? Mesdames les professeurs veillez !

Wilhelm Gail.

Nous avons publié la semaine dernière une lettre fort courtoise du reste, dans laquelle M. Luville, président de l'Alliance Israélite de Lyon, protestait énergiquement contre l'histoire de l'enlèvement du jeune Rosenthal.

Le Courrier de Lyon dont nous avions invoqué le témoignage est intervenu dans le débat, et notre confrère

M. Eugène Jouve, après quelques observations toutes gracieuses à notre endroit, a cité un article de l'Opinion nationale qui ne saurait laisser aucun doute sur la véracité de l'étrange récit qui a fourni matière aux réflexions de notre collaborateur Wilhelm Gail.

Et maintenant nous demanderons simplement à M. Luville de témoigner au sujet de l'enlèvement du jeune Rosenthal une indignation égale à celle que lui a fait éprouver l'enlèvement du jeune Mortara, — à propos duquel nous ne partageons pas l'indulgence du Courrier de Lyon.

Selon nous, la sottise, le ridicule et l'intolérance ne doivent jamais changer de nom, qu'ils se coiffent d'un bonnet phrygien ou d'un bonnet carré.

A TRAVERS LA SEMAINE

Un M. Langlois de Paris a failli être étranglé par des gardes-municipaux pour s'être permis de siffler une fille du nom de Silly qui venait faire des cascades indécentes devant deux mille personnes au théâtre de la Porte-St-Martin.

Il y aurait deux manières de réparer une pareille ignominie :

1° Fourrer un peu de prison à ce garde-municipal qui protège les mœurs en étranglant un spectateur justement indigné ; 2° amener la fille Silly sur la scène et lui faire donner le fouet publiquement par quatre crocheteurs.

Je garantis que cette correction méritée, lui ôterait à elle et à ses compagnes l'envie de se livrer à ces dévergondages de gestes que l'on réprime avec moins d'ardeur que les cris séditieux.

Des gens ordinairement mal informés nous affirment qu'une guerre est imminente entre l'Italie et l'Espagne.

Les belligérants auraient dit-on l'intention de charger leurs armes avec des pièces de monnaie.

Il est à croire alors que les combattants se feront des politesses pour engager le feu, et ce sera le cas ou jamais de s'écrier : — tirez les premiers, messieurs les Anglais.

Une anecdote de circonstance.

C'était à une revue : il faisait un froid à donner des engelures à un ours blanc.

Un jeune officier de hussards pimpant, frisé et tiré à quatre épingles, grelottait sur son cheval en attendant le défilé.

— Vous avez l'air d'avoir bien froid mon lieutenant, lui dit un vieux sergent à la moustache en cascade.

— Oui, je suis littéralement gelé, j'ai surtout les pieds dans un état...

Ah ! les pieds, — tenez mon lieutenant, voulez-vous que je vous donne un moyen sûr pour avoir chaud aux pieds pendant l'hiver.

— Oui parbleu, si tu en connais un.

— Oh mais là, un moyen voyez-vous, depuis que je l'ai essayé, je me f... de la gelée comme d'une vieille étrille.

— Hé bien ! ce moyen ?

— Avec ça, mon lieutenant, vous pouvez être certain de...

— Voyons, dis-donc vite.

— Vous êtes pressé, je comprends, ce moyen mon lieutenant...

— Allons, allons, sacrebleu !

— C'est de mettre des chaussettes dans vos bottes.

JACQUES DANIEL.

BIBLIOTHÈQUES DU SOIR

Lundi six janvier, doivent s'ouvrir au Palais St-Pierre les bibliothèques du soir sous la direction de M. Josephin Soulayr, qui déserte la Préfecture et va pouvoir consacrer à sa muse les heures qu'il perdait avec les actes administratifs.

Les bibliothèques du soir ont pour but d'offrir aux ouvriers notamment, des distractions autres que celle de s'abreuver de petit bleu ou de liqueurs fortes dans les cabarets du coin.

C'est donc une fondation bonne et utile, et le choix du bibliothécaire saura, nous en sommes certains, rallier toutes les sympathies.

La Neuvaine à St-Joseph.

Hélène avait dix-sept ans, un museau gentil à croquer, un cœur tout neuf et une âme vierge ; elle appartenait en outre, en qualité d'ouvrière, à une honorable dame ***, lingère, dont les rigoureux principes religieux ne laissaient rien à désirer et qui possédait une confiance illimitée dans les saints du paradis.

Malheureusement, la crainte de coiffer Ste-Catherine troublait ses nuits sans sommeil et le démon du mariage poursuivait l'innocente et naïve enfant de ses mauvais rêves.

Mon Dieu ! Madame, ne cessait-elle de répéter à sa respectable patronne, je voudrais bien me marier, il faut que je me marie, un époux, ou la mort !

— Chère petite, répondit la duègne, puisque tout nous vient de Dieu, priez, priez toujours et surtout n'oubliez pas de faire une neuvaine à St-Joseph.

Le conseil fut suivi : on acheta un St-Joseph de dix sous, quelques bougies des huit et chaque soir, agenouillée dans sa chambrette, l'enfant suppliait le bienheureux de lui envoyer — franc de port — la moitié qui lui manquait.

Mais la neuvaine finie, rien ne vint, deux semaines s'écoulèrent sans que le plus petit prétendant vint frapper à la porte de Mme ***, et au cœur de la pauvre, si bien qu'un beau matin, transportée d'une irrévérencieuse colère, Hélène saisit le saint par la tête et ma foi le lança à travers la fenêtre dans l'espace en l'accompagnant de ces mots dont j'adoucis l'expression :

— Tiens, mauvais St-Joseph, tu n'es bon qu'à f...icher à la rue.

Je vous laisse à penser la sainte fureur de la patronne en voyant ainsi porter une main coupable sur l'habitant des cieux, — et comme si on jette une statue par la fenêtre, c'est comme lorsqu'on sème des giroflées dans un petit pot, il vient toujours un sergent-de-ville ; — pendant que Mme ***, les bras levés au ciel, le prenait à témoin du sacrilège de la jeune fille, le tricorne du fonctionnaire apparut à la porte, légèrement cabossé par le bienheureux dont il avait reçu toute la charge sur la tête.

Hélène désespérée et tremblante pour les suites de sa mauvaise action, crut attendrir l'agent de la force publique en lui narrant la cause et la malheureuse issue de la neuvaine, mais sans se laisser vaincre par ses larmes, inflexible et dur comme la loi, celui-ci s'empressa de prendre les noms et prénoms de la délinquante pour verbaliser comme de droit. Puis, quelques jours après, le représentant de l'autorité revint à la maison et s'adressant à l'imprudente enfant : Mademoiselle, mon droit et mon devoir sont de vous flanquer une amende et de vous fourrer en prison, et je suis décidé à le faire, à moins que... vous ne consentiez à accepter mon cœur, mon tricorne et mon épée que je dépose à vos pieds, car j'ai été vivement touché par St-Joseph, mon patron, qui a pesé sur moi de toute son autorité et de tout son poids.

Ai-je besoin d'ajouter que la protégée du grand saint schâta de combler les vœux du sensible sergent-de-ville, qui aujourd'hui, brigadier de gendarmerie non loin d'ici, coule des jours tissés d'or et de soie, avec la tendre Hélène et quatre ou cinq joyeux marmots.

La chronique ajoute à cette très-véridique histoire que chaque année la St-Joseph est dignement fêtée par l'heureuse famille.

Et maintenant, célibataires, mes amis, je vous engage à raser les murailles et à vous défier des statues qui vous tomberont sur la tête.

S. BERNARD.

Réveries d'un canut sans ouvrage.

N'étant pas superstitieux, je mettrai toujours plutôt ma confiance dans les toiles de Vichy que dans celle du berger.

Les assassins ne peuvent souffrir la race féline, car à la fin de leur carrière, ils trouvent presque toujours les chats fau-

Avec la longueur actuelle des robes de nos dames, on peut bien dire que toute l'année, elles ont les trains.

Je connais une dame dont le mari médecin, parlait quelquefois du voile du palais. Certain qu'il était très-beau, elle entra l'autre jour dans un magasin et demanda à acheter quelques mètres de ce fameux voile.

On se plaint que le royaume d'Italie manque de reconnaissance. Parbleu ! il n'a plus rien à mettre au mont-de-piété.

La loi militaire devait s'engrener difficilement puisqu'on a choisi un rapporteur chargé de Gressier les rouges.

L'année dernière, M. Rouher parlait de destruction des factions. Vaines promesses ! Je crois que si on élève l'armée à 1,200,000 hommes, on augmentera au contraire le nombre des factionnaires.

La minorité peut prendre patience. Voici 15 ans que quelques députés font de l'opposition, encore 6 ans et ils auront la majorité.

Jérôme Accoca.

NOTIONS D'ARITHMÉTIQUE.

De même que la science des astres est celle de M. Leverrier, de même l'arithmétique est celle des nombres.

On appelle nombre la réunion de plusieurs unités, quoique ce mot ne renferme ni U ni T.

Il y a des unités sans nombre : l'Unité italienne, l'Unité germanique, l'Unité de la foi, etc.

Un nombre est entier quand il n'est pas fractionnaire, il est fractionnaire quand il contient des unités et des parties, comme 4 et demi, il y a cependant une exception, ainsi quatre homme et un Thiers forment un nombre entier.

Un nombre peut être pair : que de zéro ont été pairs de France !

Outre ces nombres, il y en a d'autres que l'arithmétique ne signale pas, exemple :

Le nombre singulier	100
— fatal	13
— mi des dieux	3

Dix unités forment une dizaine :

Deux dizaines font : vingt Taine.

Trois — trente Hainl.

Quatre — quarante aines.

Voilà ce qu'on appelle la numération écrite.

Pour manger un melon, on le coupe en tranches, pour énoncer un nombre, on s'y prend de la même manière.

Ce système bizarre, le seul admis en France, porte le nom de système des six mdes.

ADDITION.

L'addition a pour but de réunir en un seul plusieurs objets de même espèce ou même différents. Ainsi vous avez 3 sous disséminés dans vos poches, pour les additionner, vous les réunissez en disant : 1 et 1 font deux, et un font 3. Le nombre 3 s'appelle somme, quoiqu'on ne puisse décentement appeler 3 sous une somme, ce serait une bête de somme.

L'addition consiste aussi à dire : un potage, une douzaine, un perdreau et un bordeaux, total 15 francs; dans ce cas, l'addition ressemble beaucoup à une soustraction.

Il y a encore une autre espèce d'addition dont l'emploi est beaucoup trop fréquent dans certains commerces, mais dont la somme oblige souvent à en déboursier une autre, comme amende. Dans ce genre d'addition, l'eau est le principal agent. Les personnes qui se livrent le plus à cette opération sont : le marchand de vin qui additionne sa teinture de campêche, d'une assez grande quantité d'eau; la laitière qui additionne son eau avec un peu de lait, qui peut se remplacer avec de la cervelle de cheval.

La preuve de ces additions se fait malheureusement trop rarement en police correctionnelle.

(à suivre)

CAMEMBERG.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre impérial. — J'ai laissé passer les représentations données au Grand-Théâtre par M. Levassor, ex-premier comique du Palais-Royal et des Variétés, avec le concours de Mlle Teisseire, sans en dire quelques mots. Aussi bien, tout le monde à peu près connaît le talent de M. Levassor, qui a déjà fait rire trois ou quatre générations au moyen de quelques chansonnettes dans lesquelles un Anglais dit : Aoh ! yes ! genre complètement démodé aujourd'hui, et j'avoue sincèrement que je croyais cette momie complètement retirée des affaires. Du reste, M. Levassor n'a jamais été considéré comme un bon comédien, et s'il a obtenu dans son temps d'honorables succès, il les devait à trois ou quatre gestes, toujours les mêmes, et à un truc qui consistait à avoir toujours la bouche ouverte et à prononcer le fameux : Aoh ! yes ! d'une façon plus ou moins drôlatique.

Mlle Teisseire, qui secondait M. Levassor, est une à peu près nullité, comme la plupart des artistes dont les étoiles de Paris ont la rage de se faire accompagner dans leurs tournées de province, comme repoussoir peut-être; voyez Ravel et Mlle Deschamps, Luguët et Mlle Duverger, Déjazet et M. Tourtois, et tant d'autres.

Le succès de Mme Meillet dans l'Africaine se poursuit de jour en jour, et puisque le nom de notre éminente Falcon se trouve sous ma plume, je vais en profiter pour soumettre à la Direction quelques observations qui me sont suggérées dans son intérêt, — et celui du public aussi.

L'année dernière, pendant toute la campagne théâtrale on nous a promis la reprise de Norma. Je connais, pour ma part, nombre d'amateurs qui se faisaient d'avance un plaisir d'entendre ce chef-d'œuvre, mais la saison passa et il n'en fut plus question. Cette année, dans sa lettre adressée à M. D'Herblay, à l'occasion de ses débuts, M^{me} Meillet disait à peu près ceci : J'espère que le public lyonnais voudra bien accueillir Valentine, Rachel, Léonore, Alice, Norma, comme il a accueilli Sélita. Nous avons bien entendu Valentine, Rachel, Léonore et Alice; nous applaudissons Sélita, reste donc Norma, qui serait probablement pour cette chanteuse un succès égal à celui de l'Africaine. Je crois que la troupe lyrique possède les éléments suffisants pour remonter l'œuvre de Bellini, et cette reprise serait certainement plus fructueuse que Martha, annoncée par l'affiche, qui sera probablement un nouveau four à ajouter à Haydée, la Traviata, Fra-Diavolo, Galathée, Mignon, etc.

Car les opéras comiques vont cette année plus vite que les morts de la ballade : sitôt créés, sitôt morts et enterrés. Eh bien, puisqu'on a avec le grand-opéra quelques chances de faire recette et de satisfaire le public, qu'on en profite, au lieu de s'obstiner à faire écorcher par un personnel détestable, — sauf deux ou trois exceptions, — des œuvres dans lesquelles nous avons entendus Achard, Mme Vandenhevel, et même Mlle de Maesen, ou Mlle Baretta.

Il y a quinze jours, à propos de la représentation donnée par la Société de patronage des Enfants pauvres nous avons demandé s'il était vrai que M. D'Herblay eût exigé 300 francs pour la location de la salle du Grand-Théâtre, plus la moitié de la recette brute. Nous avons ingénument que nous comptions un peu sur un communiqué de la Direction pour démentir cette fausse nouvelle, car il nous semblait extravagant, lorsque tous les artistes prétaient à cette œuvre leur concours bienveillant et désintéressé, que la Direction voulût exploiter ainsi une bonne action. Il est fâcheux qu'aucune note soit venue s'opposer à notre allégation.

Que M. d'Herblay ait loué sa salle 300 francs, nous le comprenons à la rigueur, quoique, en somme, le Grand-Théâtre n'ouvrant pas ses portes le samedi, il ne s'ensuivait aucun dommage pour les recettes, les frais étant bien entendu, payés par la Commission; mais exiger plus la moitié de la recette brute, voilà qui nous paraît exorbitant, pour ne pas dire plus ! Certes, notre directeur subventionné doit bien regretter que les concours de bienfaisance soient si rares au Grand-Théâtre!

Nous ne savons pas au juste ce qui sera resté à ces malheureux enfants pauvres pour leur part, mais il est probable qu'ils la changeraient aisément contre celle qui a dû revenir à notre impressario. Sous le consulat de M. Raphaël Félix, il se passa pareille chose ou à peu près, mais le susdit qui n'était pas toujours bête, s'en pressa, vu la modicité de la recette, d'envoyer quelques centaines de francs aux organisateurs de la fête, faisant ainsi de la générosité à bon marché. M. d'Herblay a voulu sans doute se réserver ce moyen pour grossir la somme destinée à soulager la misère. Il est si doux de faire la charité !

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Caladou. — Vous le voyez nous sommes de votre avis.

Tartuffe. — S'ils n'étaient pas si vieux, oui; mais Grand prétend que ce sont de vieilles grolles ressemelées à neuf. Seul passera, — faites du neuf.

Le comte. — Nous n'insérons pas de chansons et ce plus vers ne sont pas irréprochables.

Franc Taupin. — Merci de votre bon souvenir; — Le voyage manque d'entrain, il renferme pourtant idée et prêterait à une vigoureuse allégorie.

Un Lyonnais exilé. — Nous vous dirons comme Tartuffe vieilles grolles ressemelées, — faites du neuf.

J. C. — Bon nombre de nos amis ont été émus comme le lion pris dans les filets se consumerait en fureurs impuissantes, si le renard ne lui prêtait quelquefois sa ruse.

Bel Oeil. — Flatteur : enfin j'accepte la cordialité de vobus et dis à tous nos ennemis que la Marionnette leur sera bouche en cœur s'ils sont bien gentils.

Paul de Miremière. — Nous recevons avec plaisir vos envois. Si vous nous autorisez à y passer le ci-cieu et la poie nous vous priions de continuer, dans le cas contraire, M. Laboumrie n'aurait avec vous, si vous vouliez bien passer à l'impression.

Närda. — Le voile laisse toujours une transparence. — Nous ne nous arrêtons pas à l'étiquette, le contenu seul nous intéresse. — nous regrettons que les bêtises en question soient en général si vieilles, — Girl vous la serre.

VIENT DE PARAÎTRE

L'ALMANACH DE GUIGNOL

En Vente chez tous les Libraires.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.